

mon carré de sable, mon terrain de jeu. Mon Triangle des Bermudes où je m'enfonce joyeusement en me perdant de vue. C'est ça, être saoule. C'est ça, la drogue en général : échapper à soi-même en essorant son propre corps, faire voler en éclats sa barque alors même que l'on reste couché sur le dos, immobile, au fond du néant.

## LE PARADIS EST UNE COURSE À OBSTACLES

LA PREMIÈRE QUESTION qu'on pose aux candidats qui passent devant le comité de sélection de Paradis, clef en main, c'est : « Voulez-vous mourir ? » La suivante, c'est : « De quelle façon ? » Puis, les dernières paroles que les candidats risquent d'entendre de leur vie, quand, au bord du passage à l'acte, ils regrettent peut-être leur propre machination contre eux-mêmes, le pied engagé dans une manufacture d'anges blonds et de nuages à ciel bleu et l'autre, qui sait, dans le doute, ce retroussement de l'esprit, c'est : « Chez Paradis, clef en main, il n'y a pas de seconde chance. Si vous changez d'idée à la dernière minute ou si la procédure échoue, nous vous relâchons. Une fois votre liberté retrouvée, toute communication entre la compagnie et vous sera coupée. À jamais. »

Le moins qu'on puisse dire est que, dans cette organisation-là, dans cette industrie de mises à mort

au secret mal gardé, on est peu loquace. Si je rassemble toutes les paroles prononcées devant moi, en dehors des entretiens avec le psychiatre, qui d'ailleurs n'avaient rien de thérapeutique, qui avaient plutôt l'air de comparutions, je ne pourrais pas remplir plus de deux pages.

C'est ce qui m'a sauvée. Je veux dire : l'échec de la procédure. J'ai été « relaxée », pour autant qu'une femme aux jambes en moins puisse reprendre sa liberté. On m'a transportée, alors que j'étais inconsciente, hors de la ville ; j'ai ensuite été repêchée par un garagiste, un vendeur d'anciens modèles de voitures rapiécées dont on veut récupérer le style tous les cinquante ans, des dinosaures d'une technologie désuète, New Beetle, Mini Cooper, PT Cruiser, au fond d'une cour à scrap des Cantons de l'Est où on m'a laissée pour morte. Ou encore, on m'y a larguée en me sachant toujours vivante, on croyait que j'allais mourir de ma belle mort, déshydratée, invisible parmi les carcasses de voitures, incapable de me traîner jusqu'à la civilisation, cette bonne samaritaine.

À cause de mon prénom, j'avais proposé du tac au tac un scénario sur mesure : décapitation à la guillotine. Mais à ce stade-ci, ça n'a pas d'importance : j'y reviendrai.

Pour tout dire, après avoir enclenché le mécanisme de la lame suspendue au-dessus de ma tête et qui devait me la trancher en tombant, après avoir actionné la guillotine qui allait m'enlever la vie, je n'ai rien compris de ce qui s'est passé. Je n'étais pas

morte, mais je n'étais pas en état d'analyser la situation. C'était comme un accident vu de très haut et vécu froidement par manque de sensations. Je crois que je me suis crue morte pour vrai, l'inverse n'étant pas possible : jamais personne n'avait survécu, avant moi, à un suicide organisé par la compagnie.

L'état dans lequel je me trouvais ne pouvait être causé que par la mort et je me suis sans doute dit que si c'était ça, être morte, c'était de la duperie. C'était le plus long doigt fourré dans l'œil du monde. Ce n'était pas la libération annoncée. Ce n'était pas la mort de la conscience, même si la mienne, de conscience, était près du degré zéro, ce point de congélation, de résorption de l'être dans le rien.

Je ne sentais plus mes jambes et pourtant je me déplaçais, comme portée dans les airs. Ouvrir les yeux ne m'était plus possible, mais j'entendais des voix, des bruits feutrés, en sourdine, sans pouvoir en saisir le sens. Un brouhaha de pieds et de mains gantées qui se démenaient sur mon corps, le soulevaient de terre, me tâtaient le pouls dans, me semblait-il, une précipitation désordonnée. Je dus perdre connaissance. On m'a peut-être droguée comme on l'avait souvent fait, me droguer, me cogner, me faire dormir au gaz. Peut-être que, dans l'énerverment, le médecin légiste censé confirmer ma mort m'a vraiment crue morte.

Ce qui s'est passé entre le moment où la lame est tombée sans me tuer, grâce à une défectuosité du mécanisme jamais éclairée, au miracle du rebondissement de la lame sur mon cou jamais confirmé,

parce que sans témoins, et le moment où je me suis réveillée à l'hôpital, reste un mystère. Tout ce que je peux dire, c'est que je n'ai pas vu ma vie défiler devant mes yeux comme un film monté serré, ni le tunnel foutu d'une lumière au bout.

\* \* \*

Aujourd'hui, c'est dimanche. Les dimanches ne m'apportent rien de spécial, aucune joie nouvelle. Le beau fixe à perpète. C'est un jour qui sert à ralentir le rythme du quotidien, à briser la folie de l'action monnayée, à permettre aux parents d'observer un moment de silence angoissé devant la perspective du lundi qui vient et aux enfants de contempler le spectacle de leurs parents désemparables.

Mes dimanches, ils aimeraient bien prendre congé de moi. Je les ennuie, alors ils essaient de s'en aller en sortant par les fenêtres de mon trou à merde, ils se prennent la tête, ils regardent au loin dans la ville moite, chaude, terrible, ils font ce qu'ils peuvent dans mon existence climatisée, déployée devant un mur de brique couvert de plantes grimpantes. J'aime l'immuabilité de ma vie. C'est comme baigner dans sa mère enceinte, elle-même emmurée dans une vie tout intérieure et sans remous : liquide amniotique, ingestion régulière de carburant par cordon ombilical, conscience minimale du dehors. Marcher me manque, c'est indéniable, mais puisque je ne peux le faire avec mes jambes, je préfère encore rester couchée. J'ai une fierté. Des critères esthétiques à respecter. Des principes : mes jambes ne peuvent être vues

si elles ne se déploient pas de tout leur long, elles sont trop belles pour être ramassées dans la station assise, trop enviables pour être annulées dans leur pliage.

Ma mère, pendant un an, dans un tapage de larmes et de lieux communs sur la vie, a tenté de me convaincre de me déplacer en chaise roulante motorisée, « haut de gamme », comme mon lit.

« Toinette, tu ne peux pas refuser plus d'autonomie. Plus de liberté. Tu dois sortir de l'isolement. Il faut que tu te relèves. C'est tuant, à la fin, ton entêtement à rester au lit, alors que tu pourrais prendre l'air dehors. »

Je ne l'écoute pas. Comme toujours, je ne pense qu'à la prendre en faute. Qu'à la prendre au mot.

« Tout est tuant, à la fin, maman. Même la vie. »

Son regard vert intense se plante alors dans le mien. D'abord la reconnaissance de notre lien qui s'établit par les yeux, ensuite un début de sourire de part et d'autre. Ma mère baisse la tête, regarde par la fenêtre.

C'est l'un de ces moments de complicité paisible que j'ai toujours repoussés de toutes mes forces. Par impossibilité physique dans le côtoiement maternel. Pourtant, il suffirait de baisser les armes. Alors le silence pourrait s'installer, la guerre être évitée, mais par habitude je m'entête. J'aboie :

« Quand les autres ouvrent les portes et cèdent le passage aux handicapés motorisés, ce n'est pas de l'ouverture. Ce n'est pas de la compagnie non plus. C'est de l'obéissance. Du civisme gonflé de pitié. C'est de la dictature. Du terrorisme de trottoir. Je n'ai

pas besoin d'une latrine roulante, aussi électrique, performante et pratique soit-elle !

— Que tu es dure, Toinette ! »

Ma dureté, ma carapace intellectuelle. Mon bouclier toujours levé. Chaque fois que ma mère la touche du doigt, ça me donne envie de pleurer, de me dissoudre à ses pieds, de la laisser gagner. Alors je jappe plus fort :

« Non, je ne suis pas dure. C'est toi la dure à cuire ! C'est toi la dure de cœur ! La main de fer !

— Arrête de me blâmer tout le temps. Je ne cherche qu'à t'aider. Qu'est-ce que j'ai fait pour que tu me détestes autant ? »

Et la danse de recommencer, pareille, monotone, une rengaine qui écorche toujours aussi creux, aussi loin dans la chair. La douleur ne s'émousse pas dans la répétition. Au contraire : la douleur finit par souffrir encore plus de se découvrir sans cesse rejouée, de se savoir si prévisible.

On est dimanche et le citronnier, énorme, lourd de sa générosité acide et ensoleillée, a retrouvé son nombre normal de citrons. Les objets ne tournent plus autour de moi, le monde n'est plus engagé dans son vortex replié sur mon lit. Rien n'entame plus son ordre établi, parce que ma mère, le dimanche, ne m'apporte jamais à boire. C'est le jour du Seigneur, du jeûne forcé, de la désintoxication.

C'est mon oncle Léon qui m'a ouvert la porte de la compagnie via Internet. Sans lui, je n'aurais jamais pu y accéder. Avant de mourir, il m'a donné une adresse électronique et une clef qui crypte l'encodage

et qui multiplie les numéros, rendant impossible la localisation de la provenance des messages en produisant de perpétuelles nouvelles séries de chiffres. Une adresse, une clef, des mises en garde : « Ne parle jamais de ça à personne. C'est ton affaire. Ça ne regarde personne, surtout pas ta mère. Promets-le-moi, de ne rien dire, jamais. »

Puis aussi : « Il faut que tu t'armes de patience. Sois résolue, mais garde ton calme. Ne fais pas de crises d'enfant gâtée. Le suicide est un art, pour eux. Ils recherchent le raffinement chez leurs candidats, ils aiment la maturité dans la décision du geste. Ils vont chercher à te déstabiliser. La grande confusion autour de la compagnie, les histoires farfelues, à dormir debout, c'est voulu. Souvent tu te demanderas s'ils te font marcher. Ils te mettront à l'épreuve. Si tu souhaites vraiment mourir, tu trouveras ton chemin dans leur labyrinthe jusqu'à la sortie. Tu mourras. »

Comme il m'avait dit de le faire, j'ai d'abord envoyé un message dans lequel je me présentais dans les grandes lignes, *Voilà, je m'appelle Antoinette, j'ai envie de mourir et j'ai besoin de votre aide parce que j'ai aussi peur de la souffrance que de la vie, et que je ne veux pas me tuer sans l'assurance d'y parvenir, je ne veux pas me rater encore et encore, et je ne veux pas non plus mourir dans l'ordinaire, mourir comme j'ai vécu, etc.* — et où je leur annonçais mon lien de parenté avec Léon. Une heure plus tard, on m'a répondu :

*Votre demande est acceptée. Veuillez attendre votre première convocation. Merci d'avoir fait appel aux services de Paradis, clef en main.*

La rapidité de la réponse m'a prise de court. Sans savoir pourquoi, je m'attendais à un délai réglementaire de quarante-huit heures. Et si on me convoquait le jour même ? Et si je mourais là, aujourd'hui ? Un autre caprice des suicidaires : mourir, oui, mais mourir en contrôlant les paramètres. Quand on délègue, on se crispe. On se sent tiré dans le dos. Exécuté et non plus assouvi. C'est comme laisser un passeport dans le coffre à gants de sa voiture déverrouillée ou son enfant à une nouvelle gardienne : l'impondérable nous envahit, tarabuste, les pensées restent dans le coffre à gants ou avec l'enfant, à surveiller le système de surveillance.

Mon oncle qui était déjà mort ne pouvait plus me venir en aide par ses conseils ou ses mises en garde. De leur imprévisibilité, il m'avait déjà prévenue. Seule la « cueillette » avec un chauffeur invisible chauffant assis derrière une vitre teintée, pare-balles, reste une constante pour tous les candidats, dans un lieu déterminé un jour à l'avance, un lieu toujours public, rempli de gens, de mouvement, de va-et-vient, propre de soupçons.

Un mois sans nouvelle est passé. La peur d'avoir été oubliée me prenait souvent, mais je gardais confiance. J'étais protégée par la renommée de mon oncle et, pour la première fois de ma vie, j'ai cessé d'imaginer comment j'allais me tuer. J'ai cessé de

faire des plans, même lointains. La crispation face à l'impondérable s'est peu à peu transformée en soulagement : je n'avais plus rien à faire, qu'à me laisser porter par le vent du professionnalisme. Mon heure viendrait dans un délai raisonnable et sur un plateau d'argent.

Cinq semaines après leur avoir écrit, après que m'a demande eut été acceptée, j'ai reçu cet autre message :

*Veuillez vous rendre demain, à 13 h 30, dans le parc de stationnement coin Berri et Ontario, 8<sup>e</sup> étage, section C, espace 35.*

Ce jour-là, donc le lendemain, c'était un jour superbe d'un été indien qui s'attardait, qui prenait son temps pour arracher aux arbres leurs dernières feuilles. La ville était jaune et orange, rouge et brun, et l'humidité, pour une fois, n'alourdisait pas tout. La pellicule d'eau en apesanteur qui s'écrasait sur les épaules, en route vers l'activité, avait desserré son emprise. Un vent chaud et fort balayait les feuilles dans un bruissement qui ressemblait aux applaudissements d'une foule composée de nains, plus petits que des enfants, où l'on sent des creux et des montées de vagues causées par un effet d'entraînement.

C'était la plus belle période de l'année et j'étais au bout de mes peines. Je n'étais pas apeurée, mais je n'étais pas calme non plus. J'étais submergée par une quantité d'émotions contradictoires et, pour en finir avec elles, avec leur tumulte trompeur, pour

m'empêcher de courir à ma mère et tout lui raconter, à elle ou encore à un journaliste, j'ai décidé de considérer l'aventure comme m'étant imposée de l'extérieur. Non comme un choix que j'aurais fait, mais comme un *act of God*. Ou ce qu'on nomme le destin, cette force contraignante et inéluctable contre laquelle personne ne peut rien. Sous cet angle, reculer n'était plus possible : ce que j'avais enclenché par ma volonté me surplombait désormais, me dépassait de telle manière que mon projet devenait le projet de tous. À la limite, mon suicide n'était plus de mon ressort. Il m'avait échappé.

Je suis arrivée au coin Berri et Ontario une demi-heure à l'avance, mais je ne me suis pointée au huitième étage du stationnement qu'à 13 h 25, me donnant cinq minutes de jeu, en fille nerveuse qui ne veut pas paraître empressée ni trop zélée. Dégagée en même temps que poliment concernée.

Le huitième étage était saturé de voitures ; seuls quelques places étaient libres parmi une quantité approximative de six cents espaces de stationnement ; chose curieuse, il n'y avait personne, ou presque, qu'un homme au loin, là-bas, se dirigeant vers sa voiture démarrée à distance dont le moteur émettait un faible bruit, et une femme, à ma droite, passant la porte d'une cage d'escalier, ne prenant même pas la peine de regarder dans ma direction.

D'un pas pressé, je me suis dirigée vers la section C, le souffle court, le cœur à tout cran, essayant de penser le moins possible aux raisons distrayantes pour lesquelles je me trouvais là, tentant de me

concentrer sur la tâche à accomplir, c'est-à-dire me rendre au lieu du rendez-vous le plus vite possible. Une tâche qui s'est révélée plus difficile que prévu.

D'abord, pour voir les numéros, je devais passer entre les voitures et le mur, la colonne ou le petit remblai de béton sur la partie inférieure de laquelle ils étaient inscrits. La section C était beaucoup plus grande qu'elle ne paraissait de prime abord, comme si son horizon reculait au fur et à mesure que j'avancais, comme si la surface habitable sous mes pieds se déployait vers de plus grandes surfaces, elles aussi déployables ; je regardais compulsivement ma montre, 13 h 38, 13 h 39, 13 h 40 et le numéro restait introuvable.

Quelques propriétaires de voitures qui entraient ou sortaient du stationnement me jetaient des regards vagues et soupçonneux, sans doute intrigués par la présence d'une jeune femme se penchant devant des voitures et se relevant avec un air perdu pour se faufiler devant la voiture voisine, mais sans plus.

Quelque chose clochait avec les nombres, dont l'organisation n'était pas nette. Dans la montée de l'affolement, j'ai noté des incongruités : à certains endroits, ils étaient peints en jaune (ceux-là étaient un peu effacés par l'usure, parfois à peine lisibles), alors que d'autres étaient frais peints en blanc et tracés à la va-vite, comme à la main. Du bâclage louche, inexplicable, dans un endroit censé ordonner le chaos des voitures pêle-mêle. Pire : à d'autres endroits, la succession des nombres était brisée par

un nombre discordant ou manquant, perdu, déplacé, qui n'avait rien à voir avec l'avant et l'après, qui indiquait une erreur grossière ou une volonté absurde de confondre la clientèle : 22, 23, 24, 885, 26, 27, 28.

C'était à n'y rien comprendre. Même aujourd'hui, après avoir fait des recherches pour me rassurer, pour corroborer mes perceptions, je n'y comprends toujours rien. Aucun article de presse, aucune plainte adressée à la Ville, comme si le désordre de la numérotation s'était installé juste pour moi et s'était replacé en ordre après mon départ. Une idée typiquement paranoïaque, affirment tous les psychiatres, sauf celui de Paradis, clef en main.

Quand j'ai enfin frappé la rangée où commençaient les nombres de la trentaine, j'avais déjà un *feeling*. Qui s'est changé en fait concret : le nombre 35 n'existait pas. Comme les treizièmes étages : effacés, niés, abolis. Entre 34 et 36, il n'y avait pas 35. Tous les autres nombres disposés en ordre croissant s'y trouvaient, mais le 35 était absent : 30, 31, 32, 33, 34, 36, 37, 38, 39...

C'est le premier obstacle, la première épreuve, voilà ce que je me suis dit. Ce ne pouvait qu'être ça, c'était forcé. Par quelle coïncidence n'y aurait-il pas eu à ce moment le nombre 35 dans la section C du huitième étage, celui-là même que je devais trouver dans ce stationnement débile à énigme ?

Des idées en rafale me traversaient l'esprit : je m'étais trompée d'étage ; je m'étais trompée de stationnement ; j'avais mal lu les informations du

message pourtant lu mille fois ; il aurait fallu que je vienne avant la date de convocation faire une étude de terrain et j'ai négligé de le faire ; un sablier invisible perdait son sable à toute vitesse, calculait le temps que j'allais prendre pour trouver le nombre ratoureux, malin, comme une souris chronométrée de laboratoire dont on espionne les dérapages, la détresse attendue ; le chauffeur avait déjà quitté les lieux, me jugeant trop lente, trop peu futée, mal dégourdie.

L'unique possibilité, que j'ai pensé, était qu'on avait déplacé le stationnement 35 ailleurs, quelque part sur l'étage, n'importe où. J'ai parcouru la section C à grandes enjambées mais le numéro 35 se dérobait toujours.

Un moment, après une vingtaine de minutes à fouiller méthodiquement, rangée par rangée, je me suis mise à courir comme un animal en cage d'une extrémité à l'autre de la section, puis de l'étage, me penchant au hasard sur le devant d'une voiture pour lire le numéro du stationnement qu'elle occupait. J'ai regardé cent fois ma montre et je me souviens de cette heure sans savoir pourquoi : 14 h 27. Une heure de retard, une heure de supplications intérieures, de demandes d'aide à une supériorité protectrice pour qu'elle me précipite vers ma mort.

L'étage au complet s'est mis à tourner, je ne reconnaissais plus les voitures que j'avais pourtant recensées, les rangées et les couloirs se sont allongés, illusion d'optique diabolique que seuls les rêves peuvent reproduire. Malgré les avertissements de

mon oncle, je me suis crue jouée. J'ai pensé avoir échoué, comme ça, par manque d'adresse et de temps. La vue embrouillée par les larmes qui me montaient aux yeux, je suis retournée sur mes pas pour revoir encore une fois l'enchaînement des numéros à partir du nombre 30. Pendant que je m'y dirigeais en pleurant sans plus me retenir, une voiture s'est dégagée d'un espace de stationnement. J'allais m'éloigner pour la laisser reculer mais j'ai eu un autre *feeling*, celui qu'elle ne s'en allait pas pour rien.

Je me suis donc arrêtée, toujours en larmes, un peu à l'écart. J'étais en effet au bon endroit, au bon moment. Une fois la voiture dégagée, j'ai pu enfin voir ce qu'on voulait que je voie : le stationnement désormais vide n'était pas numéroté. À la place du numéro attendu, il n'y avait rien. Un espace vierge, intact. Et, juste là, sur le sol bétonné, une canette.

C'était la réponse.

Je venais de trouver le stationnement C35, logé dans la canette qui renfermait mon lieu de rendez-vous et qui ne demandait qu'à en sortir pour trouver sa place, pour se déployer sous mes pieds. Avant même de saisir cette canette offerte sur le sol, je savais ce que c'était, j'en avais vu les traces bâclées à gauche et à droite sur tout l'étage : une bonbonne de peinture blanche en aérosol. D'une main tremblante, j'ai tracé un 35 là où aurait dû se trouver un numéro. Je me suis reculée, satisfaite, la mission accomplie au ventre. Le 5 qui faisait des coulisses était plus gros que le 3, mais ça m'était égal. Je venais de découvrir la

première clef. Je venais aussi de tourner cette clef dans la première serrure.

Puis, j'ai fermé les yeux d'où les larmes coulaient encore en abondance. Quand une voiture s'est arrêtée, à peine une minute plus tard, dans l'espace que je venais de numéroté à l'artisanal, je ne les ai pas tout de suite rouverts, je suis plutôt restée immobile, concentrée sur ma respiration devenue immaîtrisable. J'ai attendu plusieurs minutes, comme si, en plus de reprendre le contrôle de mon propre souffle, je voulais moi-même éprouver la patience de ce qui se présentait comme un adversaire : Paradis, clef en main.

C'était une voiture bleu foncé, d'apparence ordinaire, aux vitres teintées, à la plaque d'immatriculation sans particularités, avec un moteur qui tournait tranquillement, une portière déjà ouverte qui m'attendait, qui m'invitait. Qui ne me résistait plus.

Jamais je n'ai été aussi contente d'entrer dans une voiture de ma vie. C'était comme si je n'allais pas mourir. C'était comme si je venais d'être sauvée.

Une fois à l'intérieur, la portière refermée avec un élan d'enthousiasme qui ne me ressemblait pas, j'ai gaiement lancé un « Bonjour, je m'appelle Antoinette et je viens pour la convocation ! » de greluce écervelée, comme si le conducteur était une personne normale et non un chauffeur de corbillard, comme si j'étais dans un taxi, une soirée Tupperware ou une réunion d'alcooliques anonymes. C'était une drôle d'idée à cause du contexte, cette initiative de ma part, mais aussi parce qu'il y avait entre moi et le



chauffeur, dont je n'ai jamais pu voir qu'un derrière de tête flou, une vitre opaque et bosselée comme une porte de douche qui bloquait la conversation et les échanges de regards dans le rétroviseur.

Fixé au dos du siège devant moi, un écran s'est allumé en même temps que s'est mise à jouer une musique corporative mièvre activée par ma seule présence (enfin j'imagine), une réaction technologique préprogrammée ; l'écran afficha d'abord le logo si connu, qui nargue, provoque, effronterie de la facilité, de la compagnie : un simple bouton rouge, de bonnes dimensions, aux allures de jouet d'enfant, l'un de ces gros boutons qu'on actionne avec tremblements et perles de sueur au front dans les vieux films de guerre remplis d'ordinateurs géants, de centres de contrôle bourrés de moniteurs, de radars, de *bips*, de bobines enregistreuses en marche, pour lancer une bombe sur fond d'alerte hurlante. Sur le bouton rouge était inscrit « Paradis, clef en main » avec un lettrage élégant qui en épousait la rotondité, et ce bouton, symbole de la menace prête à exploser aussi bien que de la promesse d'une libération, elle aussi radicale et définitive, semblait crever l'écran et paraissait si vrai que je l'ai touché du bout des doigts. Sitôt disparu, le logo a laissé place à un message :

*Vous n'avez pas le droit d'adresser la parole au chauffeur ou de poser des questions, ni de tenter de sortir de la voiture en marche. Vous serez conduite à l'endroit où se tiendra votre première convocation. Quand elle sera terminée, vous serez ramenée chez vous. Bonne route,*

*et merci de faire appel aux services de Paradis, clef en mains.*

L'épreuve d'endurance que je venais de subir dans le stationnement me rendait agréable cette prise en charge froide et impersonnelle. Il me semblait que le pire était passé. Je me trompais. J'étais dans le champ des présomptions. Dès que nous sommes sortis du stationnement étagé, j'ai eu le réflexe de relever le plus grand nombre de détails possible : conduite sur Berri direction sud ; rassemblement de jeunes punks dispersés dans un parc sans arbres d'où on tente toujours de les chasser, rebelles d'infortune dont certains osent encore commettre le crime de fumer la cigarette au grand jour ; masse proprette des piétons aux visages uniformément tournés vers leur carrière ; feuilles d'automne tourbillonnantes, la seule présence sauvage dans la ville ; virage à droite sur Viger, direction autoroute Ville-Marie ; court plongeon dans les entrailles du centre-ville ; sortie pont Champlain et conduite décidée, bien menée avec dépassements. Puis, entrée sur le pont Champlain, entravé par plusieurs chantiers de construction.

La circulation, étonnamment fluide en ce début d'heure de pointe où, en temps normal, les voitures avancent, poussives, pare-chocs à pare-chocs, me permettait quand même d'enregistrer des éléments : j'observais le visage des conducteurs, leurs mines affectées ou impassibles, celles des autres passagers quand il y en avait, je tentais de déterminer s'ils avaient eu une bonne journée, s'ils étaient heureux

ou minés, allègres ou exaspérés, si comme moi ils étaient tenaillés par l'idée du suicide.

J'embrassais le monde extérieur avec avidité, le bleu du ciel qui flashait à travers la structure du pont en construction perpétuelle, la surpopulation des maisons clones cordées coude à coude de l'autre côté du fleuve, comme si tout m'apparaissait pour la première fois. Je me laissais aller à une rêvasserie inappropriée quand j'ai entendu un son étrange. Un *pssssh*. Un petit trou que je n'avais pas remarqué, situé en bas de l'écran, dont le noir se confondait avec le cuir du dossier, a relâché un jet gazeux qui, en un rien de temps, a empli l'arrière de la voiture d'une vapeur blanchâtre à l'odeur piquante, toxique. Quelques secondes plus tard, j'ai dû être engloutie dans la gueule intemporelle de l'inconscience. Le passage au noir, ça ne se vit pas. Ça ne peut que se supposer une fois de retour, le *blackout* n'étant pas une expérience à proprement parler, mais une déduction.

J'ai mis du temps à me relever, à émerger par petites bouchées, petites pousses; je me réveillais, molle, lourde, je tentais de bouger, de me rasseoir pour sombrer à nouveau dans le noir et pour me réveiller encore, moins molle et moins lourde. Quand je me suis assise, après de nombreuses percées manquées, et que j'ai pu avoir une vision moins brouillée du dehors, je me suis aperçue que nous roulions toujours sur le pont Champlain, mais sens inverse: nous entrions dans Montréal au lieu d'en sortir. Le trafic, devenu dense, fouetté par un vent fort et encore chaud, nous immobilisait, nous faisait avancer par à-coups.

Un coup d'œil à ma montre: 17 h 07. Nous avons roulé pendant deux heures, sans que je sache où, ballottée, sans repères. C'était du kidnapping. L'idée que nous avons pu rester sur le pont, sortant de la ville pour y retourner aussitôt, roulant en circuit fermé pendant deux heures au-dessus de la paresse des flots du fleuve Saint-Laurent, ne m'est pas parue impossible. Ou celle, aussi envisageable, qu'on m'avait emmenée à la convocation endormie, inconsciente et malléable, dans le seul but de m'inspecter le corps à loisir, de me faire subir des tests médicaux, de me tripoter les neurones avec des électrodes, pérorer sur mon cas, la convocation n'étant en somme qu'une procédure unilatérale. En examinant mes avant-bras, j'ai en effet repéré des traces de seringues, petits points bleus douloureux au creux des bras. On m'avait piquée, on avait fait des prélèvements sanguins, et c'était sensé: avant de m'accorder la mort, il leur fallait d'abord s'assurer que j'étais en parfaite santé. Par ailleurs, je commençais déjà à m'habituer aux caprices stratégiques de la compagnie, à son manque d'orthodoxie, à l'insolite de ses façons de faire.

Quand nous avons repris Berri direction nord, j'étais certaine que le chauffeur allait me ramener dans le stationnement où il m'avait cueillie. Mais nous sommes passés sans même ralentir, sans réaction du conducteur fantôme. Puis, quand nous avons pris Saint-Denis vers l'avenue du Mont-Royal, j'ai pensé qu'il allait me déposer chez moi, à ma porte. Pourquoi ne sauraient-ils pas où j'habite? Pourquoi

ne sauraient-ils pas tout sur moi, mon dossier médical, mes performances scolaires, mes tentatives de suicide, mes hospitalisations ? Mais alors pourquoi prendre ces précautions extravagantes pour ne pas être repérés ou suivis, si c'est pour, au final, s'exposer au grand jour, à la vue de mes voisins ou même de ma mère qui guette, qui sait, mon retour ?

Je m'en faisais pour rien. Je pensais pour rien.

Toutes ces réflexions étaient inutiles, des scories dans le tableau d'ensemble, du gaspillage. Du pelletage de nuages mentaux.

Nous sommes passés devant chez moi, encore une fois sans ralentir. L'imposant immeuble en brique rouge où j'habitais m'est passé sous le nez. J'ai vu ma propre fenêtre de chambre ouverte, mes rideaux vert pomme battant au vent, libres de flotter grâce à l'absence de moustiquaire, et la frimousse de mon chat gris tigré en quête de fraîcheur, posé sur le cadre, la queue roulée autour de lui. La pensée que ce n'était pas fini, que ce n'était peut-être même pas commencé, m'a découragée. J'en avais marre. Le stress, les larmes, l'inconscience, la route, toutes ces heures m'avaient épuisée. Je ne comprenais rien. Je comprenais qu'on voulait que je n'y comprenne rien. La ruse était inextricable, c'était une impasse : même sachant ça, on ne sait rien, c'est égal. En même temps, je devais rester convaincue et accommodante, mon oncle me l'avait expressément demandé ; sans doute voulait-il être fier de moi façon post mortem. Du moins, il ne voulait pas mourir sans me livrer un

dernier enseignement, comme une fierté arrachée à sa vie de chien.

À quelques rues de chez moi, le chauffeur s'est arrêté. Sur l'écran, un autre message est apparu :

*Vous devez maintenant sortir de la voiture et monter au 10<sup>e</sup> étage de l'immeuble en face duquel vous vous trouvez actuellement. On vous y attend pour votre convocation. Bonne fin de journée et merci d'avoir fait appel aux services de Paradis, clef en main.*

Je connaissais déjà cet immeuble commercial pour l'avoir fréquenté pendant des années. Je connaissais aussi le dixième étage : c'était un centre d'entraînement physique, un Nautilus immense et moderne où j'avais suivi des cours de spinning, de pilates, d'aérobic et de kickboxing. Avant, j'étais une mordue du sport d'intérieur, de l'exercice onaniste, de la dépense dans son coin, de la douleur, de l'égratignure. Ainsi sont les suicidaires : incapables d'esprit d'équipe ni de retenue, d'économie, toujours à la recherche de l'éclatement physique dans la solitude de leur tourmente.

J'avais deux choix : ou j'abandonnais tout de suite, ou je cessais de me poser des questions. De toute évidence, on voulait m'éprouver, on voulait me casser, interdire de sens ce que je pourrais dire sur eux ou contre eux ; mieux valait donc agir en soldat, en robot, continuer de monter les étages, de marcher, de chercher, d'être gazée.